

Préparatifs pour faire exploser un pont.

Malgré un feu nourri de mitrailleuses et d'artillerie lourde et malgré de nombreuses contre-attaques, il parvint à forcer la ligne Hindenburg sur les hauteurs de Laffaux. La forêt de Mortier, le moulin de Laffaux, Allemant, les carrières de Fruty et les lisières de Sancy et de Vailly, tombèrent aux mains des Français qui firent encore 2500 prisonniers. Ce combat gigantesque dura cinq jours, devenant de jour en jour plus terrible et plus sauvage. Les Français s'approchèrent, pas à pas de la hauteur de Vauxaillon, du mont des Singes, de Sancy, des fermes de Loges, Chantereine, Colombe

et Faily, et occupèrent ces positions. L'ennemi envoya sans cesse de nouvelles divisions dans la fournaise, mais ce fut peine perdue. Leurs nombreuses et terribles contre-attaques ne réussirent pas à faire céder par les Français un pouce du terrain que ceux-ci avaient reconquis.

Entretiens le général anglais Rawlinson s'était mis à attaquer entre Cambrai et Saint-Quentin.

Le 18 septembre, ses troupes engagèrent la bataille sur un front de 35 kilomètres, à l'ouest de Saint-Quentin. Vers midi ils avaient fait une avance de 3 kilomètres et pris 3000 prisonniers. Dans le

terrain conquis se trouvaient les villages de Pézières, d'Épehy, de Ronsoy, de Templeux-le-Guérand et encore cinq autres localités.

Visiblement les Allemands avaient décidé de tenir bon dans ce secteur, afin de se maintenir dans leurs postes d'observation et la zone d'avant-postes de la ligne Hindenburg. L'attaque britannique avait été déclanchée afin de briser cette résistance et de conquérir le terrain élevé en cet endroit.

Ici aussi le mauvais temps avait retardé l'attaque de quelques jours.

Celle-ci débuta à cinq heures du matin. La nuit avait été très mouvementée. Les Allemands avaient copieusement arrosé d'obus asphyxiants le secteur du bois d'Holnon, et vers deux heures du matin commença à tomber une pluie battante qui dura jusque sept heures. Le sol était détrempé, le matin très brumeux et le ciel resta couvert jusqu'au milieu de la matinée.

Après un bombardement de courte durée, les Anglais se lancèrent à l'assaut. L'infanterie s'avança derrière un rideau de feu.

L'attaque anglaise avait pour objectif le système de tranchées qu'ils avaient construit eux-mêmes avant l'offensive allemande du mois de mars. En outre ils assaillirent les larges secteurs des ouvrages extrémités de la ligne Hindenburg, qui se trouvaient au-delà de ces tranchées.

Les Allemands qui avaient l'avantage d'être couverts, se battirent avec énergie. Les Anglais prirent, ici aussi, 6.000 prisonniers et beaucoup de canons, entre autres une batterie complète.

Les troupes du général Debeney soutinrent l'action, sur le flanc droit, l'armée de Byng sur le flanc gauche.

Les Anglais réoccupèrent donc à nouveau leurs anciennes positions. A un endroit, en face de Bellicourt, ils poussèrent même plus loin et s'enfoncèrent dans les ouvrages avancés de la ligne Hindenburg proprement dite.

Pendant l'après-midi les Allemands exécutèrent un bombardement terrible, à l'aide d'un nombre considérable de canons, dans la partie septentrionale du front de combat, entre Gauzecourt et la route Arras-Cambrai.

L'intensité de leur feu détruisit toutes les communications téléphoniques anglaises. A cinq heures, ils exécutèrent une contre-attaque avec des effectifs puissants, mais ils furent refoulés sur tous les points par la 37^{me} division.

Une seconde attaque se produisit aussi au nord de Mœuvres, mais elle fut également repoussée, avec des pertes sensibles pour les Allemands.

En certains endroits ceux-ci réussirent à atteindre les retranchements anglais et même à y pénétrer, mais des contre-attaques les en délogèrent et redressèrent la ligne.

Un grand nombre de morts allemands restèrent devant les positions et beaucoup de prisonniers tombèrent aux mains des Anglais. Les Australiens attaquèrent le soir, à onze heures.

Après une lutte acharnée ils s'emparèrent des positions extérieures de la ligne Hindenburg.

Au nord, Lempire tomba au pouvoir des Alliés. Lors d'une contre-attaque, les Allemands avaient réussi à reprendre le bois de Gauche, mais un superbe assaut le leur enleva de nouveau, et malgré de terribles efforts, ils ne parvinrent plus à s'y installer. Autour de Mœuvres la lutte se fit âpre. Les Allemands reprirent le village.

Cette attaque ennemie était le présage d'une puissante opération dans le secteur de Cambrai : elle était soutenue par une formidable action d'artillerie. Les Allemands se maintinrent dans Mœuvres pendant deux jours.

Un caporal et six hommes de l'infanterie légère des Highlanders, qui composaient la garnison d'un des postes anglais, furent encerclés et on crut qu'ils avaient été faits prisonniers. Ce petit groupe garda la position pendant quarante-huit heures, infligeant des pertes sanglantes à l'ennemi.

Dans la nuit du 19 septembre, lorsque les Anglais reprirent Mœuvres, les sept hommes rejoignirent leur unité.

La nuit suivant, l'ennemi attaqua de nouveau le village. Pendant toute la nuit, l'infanterie allemande fit des efforts décidés, à l'aide de bombes à main et de lance-flammes, pour reprendre le village. Après une lutte acharnée, les Anglais firent échouer ces tentatives.

De cette façon, toutes les positions avancées, qui protégeaient la ligne Hindenburg, furent enlevées, et l'Allemand fut ainsi saisi par la gorge.

La lutte en Argonne

« Attaquer ! Attaquer ! » disait Foch.

Chaque jour qui se levait était témoin d'un nouveau combat. L'ennemi ne savait plus où donner de la tête.

Le calme était à peine un peu rétabli dans un secteur que déjà Foch portait ses coups dans une autre partie du front. L'ennemi fut forcé d'envoyer partout ses réserves et il se fit cependant battre partout.

Aujourd'hui c'est dans les montagnes de l'Argonne qu'il essuie une défaite, demain ce sera dans le cambrésis et le 28 en Flandre où les Belges, sous les ordres du Roi Albert livreront enfin la terrible bataille des Flandres. L'attaque de Saint-Mihiel et la victoire des Américains ne constitueront pas une opération isolée, mais la préparation de la bataille plus importante, qui devait se déchaîner en Argonne, le 26 septembre, afin d'y raccourcir le front dans le but de marcher sur les communications ferroviaires allemandes et de menacer l'angle principal formé par les positions allemandes en France.

L'armée française qui exécuta cette attaque se trouvait sous les ordres du général Gouraud ; Pétain y exerçait le commandement suprême.

Le généralissime allemand imita la tactique de Gouraud, du 15 juillet en retirant insensiblement ses troupes hors des positions avancées, lorsqu'il sentit que l'attaqué était proche. Il laissa seulement quelques postes de sous-officiers sur place pour simuler la résistance.

Mais Gouraud donna des ordres modifiés à l'artillerie, de sorte que celle-ci, au lieu de bombarder, à l'aube du jour, des tranchées abandonnées, ainsi que l'avaient fait les Allemands le 15 juillet, prit sous son feu nourri et meurtrier les principaux ouvrages défensifs allemands et les routes par lesquelles les réserves devaient être amenées.

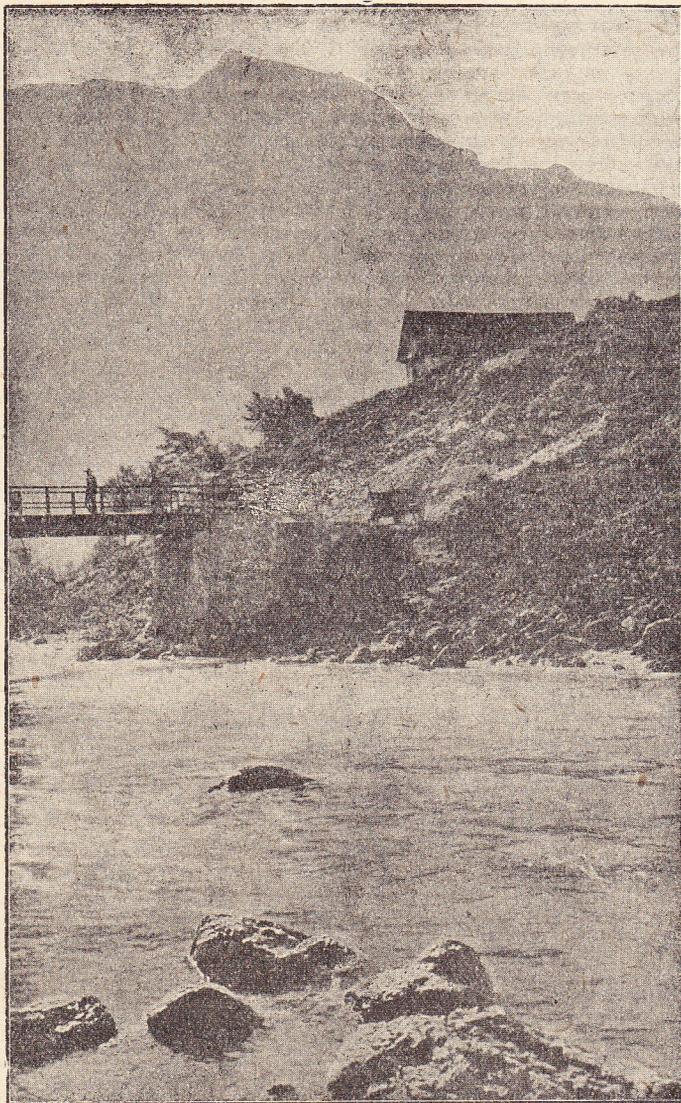
Un résultat particulièrement intéressant de ce bombardement fut que l'artillerie allemande ne put riposter que faiblement et ne parvint à infliger que de faibles pertes aux assaillants. Après la préparation d'artillerie, l'assaut de l'infanterie se produisit dans la zone avancée dans laquelle l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance, de sorte que l'infanterie française perça rapidement le front.

Dès les premières heures du combat, quelques-uns des piliers des fortifications construites par les Allemands furent défoncées, entre autres le fameux retranchement de la Butte-du-Mesnil, qui formait le soutien sud-ouest de la position de Tahure, contre laquelle, en septembre 1915, les flots de l'infanterie française étaient venus se briser et qui émergea, jusqu'au 26 septembre 1918, comme un écueil de la ligne française.

A gauche, les Français s'en prirent à la formidable ligne, appelée, ligne des Buttes, depuis la Butte de Souain jusqu'à la Butte de Tahure. La lutte y fut naturellement très âpre, mais bientôt arriva la nouvelle de la conquête de la ferme Navarin, dans le flanc de la Butte de Souain, de sorte que celle-ci fut menacée d'être encerclée.

De cette façon succomba la ligne des Buttes.

En même temps les Américains obtinrent de sérieux avantages sur le flanc extrême droit.



Paysage à l'Iso 20

Ainsi l'ennemi fut rejeté, sur un front de 65 kilomètres hors de ses positions avancées, parmi lesquelles il y avait plusieurs endroits où ils avaient pu se tenir en sécurité pendant de longues années.

Les Allemands semblèrent avoir été trompés quant à l'endroit où s'exercerait la plus forte pression. Leur résistance d'artillerie fut la plus acharnée à l'aile extrême gauche, dans la région des hauteurs de Moronvilliers, à l'ouest de la vallée de Suippes, aux confins du champ de bataille.

En ces endroits Gouraud se contenta d'avancer prudemment dans la direction des collines; il garda ses forces pour les employer sur le champ de bataille principal entre Suippes et l'Argonne.

Des troupes françaises conquièrent la position avancée allemande, un puissant réseau de tranchées et de baraques de fils de fer barbelés, profond de 5 kilomètres, et à laquelle l'ennemi avait travaillé sans discontinuer depuis 1915, pour établir des ouvrages défensifs, sur une profondeur de 35 kilomètres.

La ferme Navarin, la Butte de Souaira, le mont Muret, ceux de Tahure et de Le Meslin, les villages de Ripont, de Tahure, de Rouvroy, de Cerinay-en-Dormois et de Servon, convertis en points d'appui retranchés et défendus avec acharnement par l'ennemi, furent conquis après cette première journée

d'une lutte à outrance. Il fut pris plus de 7.000 prisonniers et un butin innombrable.

Le 27 septembre, les Américains percèrent les lignes Hagen et Völker, qui étaient des ouvrages défensifs secondaires appartenant à la ligne Hindenburg, et ils arrivèrent à moins d'une mile de distance des points terminus des trois chemins de fer à voie normale allemands.

Gouraud traversa le chemin de fer qu'il laissa à deux kilomètres derrière lui. Grateuil et Fontaine-en-Dormois furent conquis.

Le général Ligget fit 5000 prisonniers, Gouraud en fit 10.000.

L'ennemi exécuta des contre-attaques. Gouraud s'aperçut qu'il se trouvait devant 10 divisions, il les culbuta et le 28 septembre il parvint à s'emparer des retranchements au nord de la rivière, la Py.

À l'aile droite, sur les deux points de Bellevue et du mont Cuvelet, qui dominent l'Aisne, la lutte fut dure.

La résistance ennemie était acharnée. Plus d'une fois on fut obligé de massacrer les artilleurs près de leurs pièces.

Maurer se trouva bientôt derrière les troupes américaines qui arrivèrent, ce jour-là, à la lisière d'Exermont et de Brioules.



Transport des blessés dans la montagne.

Gouraud fut bientôt arrêté par le plateau d'Aure-Narvaux qui domine la vallée de l'Aisne.

Mais il s'était déjà trouvé devant de bien plus grosses difficultés. Sainte Marie-à-Py, Aure et Narvaux, succombèrent bientôt et le 30 septembre les Français se trouvèrent à l'entrée de Monthois.

Dans le cours de cette histoire nous avons déjà souvent parlé de l'Argonne. Nous voulons donc tracer pour le lecteur un tableau de cette contrée, et montrer comment l'ennemi s'y était enraciné, pour lui donner ainsi une idée de l'apreté de la lutte qui se déroula dans cette région pendant cette dernière période.

Nous empruntons ces lignes à la description du journaliste connu Blankenstein, qui écrivit plus d'un article élogieux en faveur de la Belgique :

« Le nom « Argonne » évoque généralement les spectacles de guerre les plus horribles. La simple dénomination de certains points dans les communiqués les plus ordinaires permettent déjà les évocations troublantes : « Le moulin de l'homme mort »,

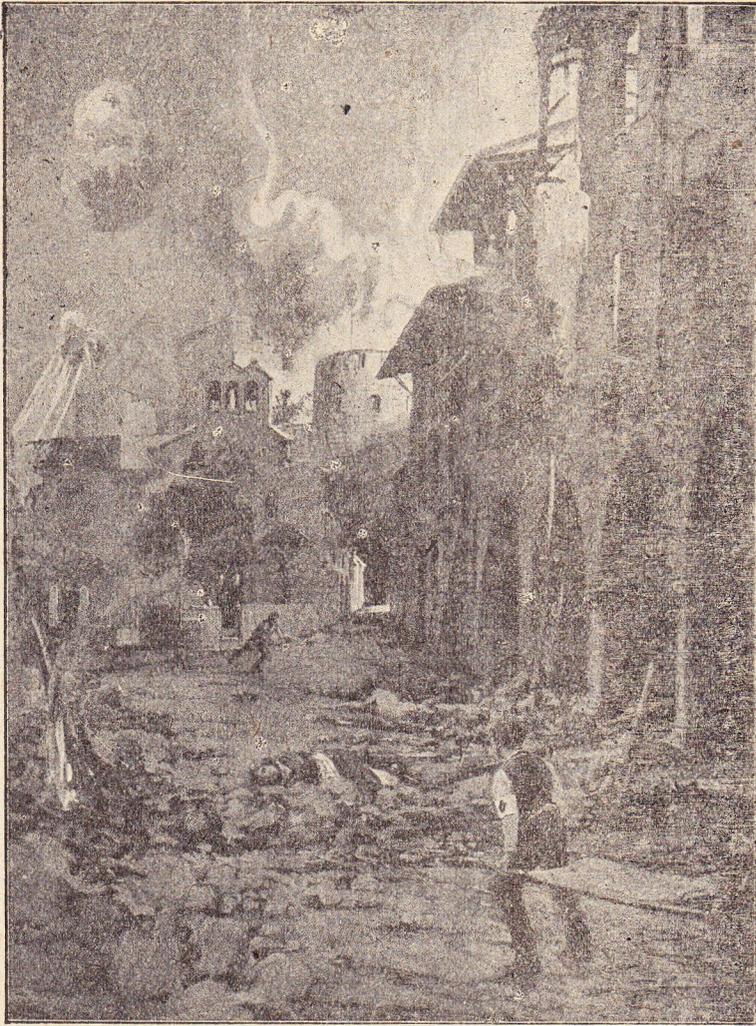
« La Fille morte », « Le Cimetière », sont des noms qui donnent déjà des frissons.

On a sans doute aussi lu les descriptions sombres et angoissantes de cette forêt inextricable de taillis, sans arbres élevés, dans laquelle, nuit et jour, et déjà par toutes les saisons on s'est battu et on a assassiné à l'arme blanche dans les fourrés épais...

Je viens de visiter les endroits les plus sanglants et les plus lugubres de ce champ de bataille mystérieux; je l'ai trouvé autre que comme on me l'avait décrit, mais plus lugubre encore et plus sanglant.

Les noms de certains endroits dans la sombre forêt pouvaient jadis peut-être faire frissonner le promeneur solitaire, avec leur souvenir de la mort et de crimes.

Maintenant ces noms ne nous disent plus rien: ils ne sonnent plus assez lugubrement et ne sont plus qu'une expression grotesque de toute l'horreur d'une contrée, qui « n'était » pas un champ de ba-



Une ville sous le bombardement.

taille, mais qui « est » encore un champ de carnage, où la limite entre la vie et la mort semble être fictive, où l'on trouve encore parfois des cadavres de soldats, ainsi que des cartouches répandues, et qui ne sont plus que des traces inanimées de la bataille.

L'homme mort; un nom dans lequel retentit le souvenir d'un crime lugubre. On pense à ce nom pendant qu'on se fraie un chemin dans un champ de bataille que l'on n'est pas encore parvenu à déblayer complètement après six semaines de travail. Mais on se ressaisit, parce que votre attention est attirée par une grande botte intacte qui pend à un tronc d'arbre, on ne sait comment.

Vous vous approchez et vous découvrez avec horreur que la botte chausse un pied d'homme écrasé qui a été arraché par un obus et lancé sur cet arbre.

Et chose plus horrible encore : des lambeaux d'uniformes français d'où dépassent des ossements humains sont étendus partout. Puis une autre jambe encore...

Je ne compose pas ici une vision sanglante, je ne fais que rapporter simplement et fidèlement une rencontre, celle qui me fit frissonner le plus aujourd'hui, mais certainement pas encore la plus tragique...

Le cimetière. Que nous dit ce nom dans cette contrée?

Aux endroits où se trouvent effectivement les

grands cimetières, français et allemands, on n'a pas donné des noms macabres. Et ce fut vraiment à raison.

A tout bien considérer, c'est à cet endroit seulement que l'aspect est calme et riant, à raison des jolies croix solides et des fleurs et même de quelques massives pierres tombales. C'est comme un riant oasis au milieu de ce désert sauvage et ce bouleversement général. Les jolies croix et les couronnes sont en effet bien ordonnées et entretenues. Elles sont plus de six cents sur le cimetière d'un seul régiment. Elles sont systématiquement construites par un architecte de talent. Celui-ci se repose maintenant, au milieu de son propre ouvrage, parce que la fusée d'un shrapnell le tua, là sur un tombeau.

Un peu plus loin l'aspect est tout autre. Quarante Français, les seuls survivants de toute une compagnie ont été faits prisonniers en cet endroit. On y passe sur un champ couvert de positions françaises abandonnées. Le sol y a été criblé de trous d'obus sous le feu roulant de l'artillerie lourde, et ressemble à un visage ravagé par la petite vérole. Je ne sais pas de comparaison plus frappante. Les trous d'obus ne sont séparés, l'un de l'autre, que par une mince bordure de terre. Et quelle remarquable symétrie; en aucun endroit deux obus semblent être tombés à la même place. Étrange effet du hasard!

Mais pourquoi décrire cet endroit en particulier

comme spécialement « variolé »? Existe-t-il bien, dans toute cette partie du terrain un seul décimètre du sol dans lequel n'a pas éclaté un obus ou une mine? Le profil des collines est déformé, changé, devenu un enchaînement de bosses et de fosses. Il semble inconscient de vouloir essayer de donner ici une description du sol de la forêt d'Argonne, qu'il est quand même impossible de traverser ou d'apercevoir même complètement. Je dois cependant avouer que je n'ai pas vu grand-chose de ce qu'avait été la forêt de l'Argonne. Celle-ci se trouvait encore plus loin, derrière les positions françaises où l'on ne s'est pas encore battu.

Mais ici il n'avait pas été possible de gagner un seul pouce de terrain avant que toute vie, humaine ou végétale, n'y avait été exterminée.

Ce n'est plus un bois, mais un champ d'éteules sauvage, semé de racines et de tronçons à hauteur d'homme.

Tout cela avait été l'œuvre des mines et des obus.

Au début seulement on s'était battu sans artillerie. Alors toute la besogne devait être accomplie par l'arme blanche et les grenades, contre les faillis et les hommes.

La lutte était une guerre d'Indiens, avec des surprises et des coups de mains. Et encore maintenant la baïonnette et les grenades devaient achever l'œuvre de l'artillerie.

Car, après que les obus de gros calibre et les mines ont criblé le terrain comme un rayon à miel, il subsiste encore de la vie, et si longtemps qu'il reste de la vie il y a de la résistance.

Et alors même il est encore passablement difficile à prendre d'assaut les talus impraticables à cause de la boue gluante. En regardant les positions conquises par les Allemands, on ne comprend pas deux choses; d'abord, comment il est possible qu'après un bombardement de cette intensité il pouvait encore subsister un seul défenseur vivant à cet endroit et ensuite, comment les vainqueurs ont pu s'attaquer à cette position si longtemps qu'elle était encore occupée par des hommes qui la défendaient.

Les troncs d'arbres qui ont subsisté sont criblés de balles.

Celles-ci sont comme des cousins qui voltigent l'hiver comme l'été dans cette forêt exterminée et sordidement bouleversée. De temps à autre, nous entendons un bruit sec suivi d'un coup de fusil. C'est le bruit d'une balle perdue qui frappe un tronc desséché.

Cela vous surprend si traitreusement après le coup de fusil qui au début nous effraya.

Je suis forcé de sourire, en regardant cette forêt, quand je songe à un petit vers du sud :

— Hourra, hourra, nous nous sommes encore emparés d'un arbre en Argonne.

Et cet humour grossier est vraiment frappant; surtout quand on se rend compte de ce que vaut encore un arbre de la forêt d'Argonne... En beaucoup d'endroits l'aspect du terrain est celui-ci : un tronc d'arbre, une paire d'arbustes, un trou d'obus; un tronc d'arbre, une paire d'arbustes, un trou d'obus; et ainsi de suite sur des étendues illimitées. Pour chaque trou d'obus on a dû livrer un combat sanglant.

Sur les versants couverts d'épais taillis des vallées étroites on s'est trouvé face à face et, on a tiré presque à bout portant dans les positions l'un de l'autre, avec des canons se trouvant à moins de deux cents mètres de distance.

On voit que les dimensions de ce champ de bataille moderne étaient singulièrement réduites en cet endroit.

En Argonne j'ai reçu de toutes autres impressions que dans d'autres parties du théâtre des opérations.

On dit que chaque partie du front possède son caractère propre qui non seulement s'inspire du terrain mais reflète même celui des chefs. Mais ici cette distinction de caractère de tout ce que j'avais vu jusqu'ici, était radicale.

J'ai vu la guerre de position dans les grands champs du Nord de la France, où les adversaires ne se trouvent aussi pas à plus de trente-cinq mètres les uns des autres; je suis descendu dans les tranchées devant Novo-Georgievsk, un jour et demi avant l'assaut. Partout on avait l'impression de la passivité des troupes attendant patiemment l'heure de l'action.

Ici en Argonne, au contraire, on se sent constamment sous l'impression de la lutte menaçante. Et malgré que le calme se soit déjà rétabli depuis six semaines et que chaque tentative d'une attaque qui n'aurait pas été préparée minutieusement pendant plusieurs semaines même, pourrait être considérée comme un véritable suicide, la surveillance est aussi active que si à chaque instant on devait craindre d'être assailli.

Dans ce secteur on n'est jamais vraiment tranquille, et les canons ne se taisent pour ainsi dire jamais. Il manque ici le calme intérieur que donne une patience exercée par de longs jours d'attente.

Dans d'autres secteurs j'ai souvent vu que l'on tenait les mitrailleurs sous la main, prêts à les mettre en batterie à la première alerte. Ici, ces engins étaient constamment braqués, tout armés dans leurs créneaux de tir avec leur personnel constamment aux aguets.

Lors de notre visite des postes, les hommes nous jetaient un rapide coup d'œil, comme des pêcheurs à la ligne qui venaient de voir bouger leur flotteur.

Et cependant le calme régnait sur tout ce front. Pas un coup de fusil n'était tiré; on n'entendait que les détonations sourdes des canons, l'explosion des projectiles et le vomissement caractéristique des obus de gros calibre décrivant leur trajectoire très haut au-dessus de nos têtes.

Mais, je précipite mon récit en racontant d'abord notre visite aux tranchées. En attendant, nous n'avancions encore que péniblement dans une couche épaisse de limon gluant, qui semblait s'accrocher à nos pieds. Le terrain devient absolument impraticable lorsqu'on s'écarte des chemins principaux qui ont été construits, d'un kilomètre après l'autre, à l'aide de minces tronçons d'arbres que l'on a couchés en les serrant l'un contre l'autre, dans la boue collante.

Celle-ci caractérise le terrain de ce secteur; elle en est aussi la grande plaie. Tous les uniformes sont couverts d'une couche de ce limon, il remplit les tranchées, les trous d'obus, les abris et les « cagnas » souterraines.

Avant que les troupes avaient eu le temps de rendre habitables leurs trous et leurs abris, à l'aide de cloisonnages de toutes sortes, cette boue avait été l'élément qui avait détrempe les hommes qu'elle avait sérieusement gênés dans toutes leurs manifestations de la vie. Ce mal le plus dangereux avait été vaincu. On avait drainé les anciennes tranchées et on était arrivé sur du terrain pierreuse.

Une légère fumée, qui planait sur le terrain était le seul indice qui révélait l'existence de grands villages souterrains habitables. On se trouvait soudain au milieu de ces villages sans pouvoir se rendre compte comment on y était arrivé. Et, comme si nous avions marché sur une fourmière, les hommes semblaient sortir partout de terre. Mais il y avait aussi des blockhaus, construits à moitié au-dessus de la terre, adossés, en forme de terrassement aux coteaux, et, plus à l'arrière, pour les officiers, des maisonnettes étranges construites avec des troncs d'arbres et même en pierre.

On a eu le temps d'organiser ses installations en Argonne...

Les soldats y sont vraiment fiers d'occuper ces postes dangereux et ingrats. L'aspect de ce champ de bataille, d'où n'avaient pas encore été enlevé les vestiges de la lutte acharnée, où des obus et des mines non éclatés, des casques métalliques français troués, des grenades à main, des cartouches et des uniformes étaient encore éparpillés contrastait avec l'expression de leur bonne humeur.

Le « morituri te salutant » sur ce champ de bataille le plus sanglant de tous, n'est vraiment pas, chez ces héros, un geste tragique...

En nous rendant aux lignes avancées nous suivâmes un sentier interminable. Parfois nous traversâmes des champs de bataille et des positions abandonnées, dont j'ai déjà fait la description, puis nous passâmes, par des chemins tortueux, dans des tranchées de communication. Celles-ci étaient plus étroites que toutes celles que j'avais vues dans d'autres secteurs : on pouvait à peine se croiser, encore que cette opération n'était pas possible à tous les endroits.

On marchait de pied ferme, parce que presque tout le long du sentier on avait pavé à l'aide de tronçons d'arbres juxtaposés. De temps à autre on passa dans des portions de secteur français datant de l'époque des coups de mains, alors que l'on ne bouleversait pas encore les positions ennemies à l'aide du feu roulant d'artillerie. On ne pouvait guère marcher sans se frotter continuellement aux parois boueuses des boyaux, de sorte que bientôt nous fûmes tout aussi gris et collants que des véritables guerriers d'Argonne.

Tout était primitif ici, même les abris que nous atteignâmes bientôt. Quel contraste avec les villages des tranchées, installées avec des commodités raffinées, que j'avais visités plus à l'ouest du front. Mais, il fait aussi bien plus dangereux par ici.

Quelqu'un qui fait sa première visite aux tranchées est presque toujours désappointé. Il s'est évidemment attendu à trouver de longues files de soldats couchés aux aguets derrière leurs fusils braqués vers l'ennemi et il n'aperçoit maintenant qu'un homme par-ci par-là montant la garde derrière une plaque de blindage ou devant un créneau. Les hommes ne semblent même pas prêts à l'attaque, et pendant son retour, le visiteur se demande, en secouant la tête, pourquoi l'ennemi n'a pas encore percé le front en cet endroit.

Mais après avoir vu plusieurs fois une position de première ligne, on comprend qu'il en va ainsi de part et d'autre et l'on se rend compte alors que si un des adversaires faisait des préparatifs d'attaque, l'autre s'en apercevrait immédiatement et que, en somme la meilleure sentinelle se trouve devant la ligne, sous la forme de bourrasques de fils de fer barbelés. Une attaque n'est pas, tant s'en faut, une chose tellement simple que se le figure un visiteur occasionnel du front.

En Argonne, moins que partout ailleurs, le terrain qui s'étend entre les deux lignes semblait inviter un des partis à l'attaque. Il était abrupt et trop gluant pour cela.

Quelques morts qui étaient restés dans le « no-man's land » démontrèrent péremptoirement combien périlleux devait être chaque tentative d'approche; ils le démontrèrent non seulement par leur trépas, mais aussi par le fait que personne encore ne s'était hasardé à les recueillir. Cependant, la garde y était plus sévère et l'attention plus soutenue que dans n'importe quel autre secteur que j'avais visité.

Nous arrivâmes dans la ligne de feu, presque sans nous en apercevoir. Nous nous en rendîmes compte en apercevant les sentinelles qui se tenaient raides et immobiles dans leurs postes d'observations surélevés, comme des saints de quelque vieille église dans leur niche.

On n'échangeait pas un mot, pas un salut à cet endroit. On se saluait, exceptionnellement avec léger signe de tête ou un petit geste.

Les yeux écarquillés, les hommes inspectaient minutieusement le terrain qui les séparait de l'ennemi.

Il semblait qu'ils avaient à surveiller si pas un insecte ne bougeait entre les troncs d'arbres, telle ment leur inspection semblait minutieuse.

Nous passâmes, il va sans dire, aussi doucement que possible à côté de ces sentinelles, craignant de les déranger dans leurs surveillances.

Mais l'ennemi menaçant était, paraît-il, la cause de cette tension d'esprit, que l'avertissement de souvenirs horribles. Existe-t-il donc un danger menaçant d'être surpris, non pas des hommes, mais par un autre ennemi mortel, irrésistible? Partout dans des petites niches, prêts à être saisis en cas de besoin, se trouvaient de grands flacons noirs portant une étiquette avec l'inscription : « Schullöse gegen giftige Gase » (1).

L'ennemi se trouvait à cent, à quatre-vingts, à quarante mètres — parfois même dans la même tranchée.

A un certain moment, à un endroit où la ligne décrivait une courbe accentuée, on nous conseilla de marcher très prudemment et d'écouter attentivement. La sentinelle, dans son coin, se mit un moment sur le côté afin de nous permettre de regarder par son créneau. Le couloir y continuait plus loin jusqu'à l'endroit où l'on pouvait voir derrière une dépression des vues de sable. C'était par ce créneau que devait regarder la sentinelle.

« A quelle distance ? » lui demandai-je en chuchotant.

« A vingt pas », me répondit-il.

Le combat à la baïonnette et à la grenade était resté sans décision à cet endroit; les deux partis — les Allemands dans leur attaque, les Français dans leur défense — s'étaient accrochés avec entêtement à leurs positions, jusqu'à ce que le combat se fut calmé et que la situation actuelle se fut créée.

Nulle part j'ai été tellement empoigné par l'impression de la lutte corps à corps, sans merci et sans trêve, que dans ce secteur et avec une hâte fébrile. Les couloirs profonds et étroits des tranchées semblaient vouloir nous retenir dans leur boue, alors que cependant les nouveaux occupants les avaient améliorés à l'aide d'un drainage rudimentaire et de pavements en bois.

Ils ressemblaient bien peu aux couloirs larges et confortables que j'avais visités ailleurs, dans les positions fixes des Allemands, et je ne veux même pas parler des ouvrages d'art trop luxueux mêmes, construits par les Russes. Les « cagnas » ressemblaient à des trous dans la boue et non pas à des abris merveilleux comme j'en avais déjà vus par ailleurs.

Les hommes étaient couchés par terre dans ces trous. Je compris maintenant pourquoi les uniformes étaient toujours couverts d'une couche de boue. Ils étaient tous devenus jaunes grisâtres, jusqu'au ruban des décorations aux boutonnières. D'ailleurs, nous mêmes, qui pouvions encore prendre certaines précautions, étions déjà passablement salis par la boue!

Nous dûmes maintenant passer par des tunnels, des couloirs couverts, parce que l'ennemi pouvait plonger le regard dans les positions. Une lumière incertaine fusait à plusieurs endroits par des fentes étroites, par lesquelles nous dûmes jeter nos regards sur les fortifications ennemies dans la vallée, qui étaient recouverts de sacs de sables scintillants de neige et d'humidité.

Que de peines et de sacrifices n'avaient pas dû coûter l'achèvement de ces positions, dont on nous vanta maintenant le confort et la sécurité, compa-

(1) Liquide protection contre les gaz délétères.



Une pièce de siège italienne de 305

rativement à celles qui avaient été érigées d'abord! Grands dieux, combien horrible doit avoir été la situation ici!

La tranchée allemande passait sur le sommet de la colline, en grimpant sur la pente escarpée de celle-ci. Ici le sol était rocailleux, et on avait dû tailler des escaliers dans le rocher. Nous dûmes grimper dans ces tranchées avec beaucoup de difficultés et en tâtonnant; mais de temps à autre notre peine fut récompensée par une vue merveilleuse sur les deux positions qui se révélait à chaque tournant.

On avait l'impression de visiter les ruines de quelque château fort. Dans les coins se dessinaient faiblement quelques ombres grises dans la faible lumière entrant par les fentes: des sentinelles immobiles guettant l'ennemi.

Mais la descente, sur les grandes marches irrégulières de l'escalier dans l'ombre épaisse de la position dans le rocher, était encore plus dangereux et plus romantique que ne le fut la montée. Nous n'aurions pas été surpris de voir voltiger des chauves-souris dans ces sombres encoignures.

Le service de garde pendant la nuit devait être

quelque chose de terrifiant puisque, même pendant le jour, l'impression d'angoisse et de méfiance étreignait déjà les cœurs?

Lorsque nous arrivâmes de nouveau dans la lumière, dans la partie non couverte des tranchées, j'en vis des indications précises. Des douilles vides de fusées étaient jetées par terre en cet endroit. J'en ramassai une.

« C'est pour les sentinelles, un moyen de calmer les nerfs », me dit un officier en souriant.

« De part et d'autre le service du poste serait quelque chose de trop terrifiant, si les hommes ne pouvaient, de temps à autre, éclairer le terrain avec leurs « raquettes ». Cela inspire la confiance. Tout le long de la nuit il y a feu d'artifice tant chez nous que chez l'ennemi. »

Il souleva alors le rideau de sacs, qui fermait l'entrée d'une des nombreuses petites niches pratiquées dans la paroi, dans lesquelles nous vîmes, soigneusement rangées, des grenades à main.

« Ces petites armoires sont nos pharmacies de ménage », nous dit-il encore; « elles contiennent tout ce qui nous sert presque tous les jours, les cartouches, les masques à gaz, la dissolution anti-



Un combat dans les Alpes.

gaz, la vaseline pour les yeux et tout ce qui est nécessaire pour l'usage journalier ». Cet « usage journalier » fut immédiatement confirmé, par une détonation déchirante, tout près de nous. Un Français avait sans doute remarqué que les « voisins » recevaient une visite et à titre de taquinerie, il leur avait lancée une grenade! Il ne devait cependant guère être mal intentionnée, parce qu'il ne lança point de seconde grenade.

Nous arrivâmes bientôt à des tranchées que nous reconnûmes être de construction française type. La terre doit être partout étagonnée, pour éviter le glissement, et les Allemands emploient à cet effet les claies bien connues comme on en voit dans les prairies en Hollande. Mais les Français travaillent d'une façon plus romantique et plus primitive, avec plus d'harmonie. Toutes leurs positions premières sont caractérisées par des pa-

niers ronds, construits de fines branches entrelacées, remplis de terre.

C'est une spécialité par laquelle ils remplacent aussi les sacs de terre, en certains endroits.

Nous exprimâmes notre étonnement de n'entendre que si peu de coups de fusil.

Cela dépendait, nous dit-on, de l'horaire des Français. Ceux-ci ont dans ce secteur, comme d'ailleurs à d'autres endroits encore, leurs véritables heures de fusillade. Ils sont d'ordinaire le plus actif après avoir diné, entre deux et quatre heures de relevée.

Ils semblent d'ailleurs être très ponctuels. La grenade à main qui avait été lancée à une heure et demie devait être certainement un tour de gamin...

L'artillerie, au contraire, semble ne vouloir jamais prendre ses heures de repos. D'ailleurs elle ne se tait jamais ici, ni pendant le jour ni pendant la nuit. C'est donc à juste titre que ce secteur passe pour être le plus mouvementé de tout le front occidental. Les canons, tous de gros calibre, tonnent sans interruption, à ce que nous disent nos guides, qui reconnaissent infailliblement le calibre du projectile ou sifflement, à ce qu'ils nous assurent. « Ceci c'est du 10 1/2 ceci du 12, cela du 15 centimètres », nous expliquèrent-ils, chaque fois qu'un obus vrombissait au-dessus de nos têtes.

Tout doucement nous étions revenus dans les tranchées de communication. Nous nous éloignâmes des fusils français et nous nous hasardâmes même à lever la tête de temps en temps. Il s'était fait deux heures, et précisément à ce moment, comme on nous l'avait assuré, il se fit plus de mouvement. A quelques deux cents mètres éclata une mine française avec une explosion violente.

Les bombes jouent un grand rôle dans ce secteur : elles sont même l'arme que l'on craint le plus, bien plus encore que les gros obus dont l'effet destructif sur les abris n'est pas si considérable et que l'on ne peut pas lancer dans les couloirs avec autant de précision que les bombes.

Lorsqu'un obus de gros calibre tombe par exemple dans les fils de fer barbelés, il les enroule et ne produit qu'une brèche relativement peu importante ; une mine, au contraire, ayant une charge de poudre beaucoup plus considérable, produit un effet absolument broyant.

Nous en aperçûmes encore plusieurs qui n'avaient pas fait explosion, dans la vieille position ; on les appelle des « aveugles », et on les traite avec beaucoup plus d'égards que les obus non explosés que les hommes dépouillent toujours immédiatement de leur ceinture de cuivre — un cadeau recherché par les dames.

Nous en vîmes de toutes les dimensions, les unes en forme de boules, les autres en forme d'obus, et aussi la fameuse mine ailée des Français. Dans un trou se trouvait une mine allemande non éclatée ressemblant à un obus de dimensions extraordinaires, plus grand et surtout plus allongé que les projectiles des plus grosses pièces d'artillerie de forteresse.

Mais ces mines ne sont pas si lourdes qu'ils ne semblent l'être, en comparaison des obus, parce qu'elles se composent essentiellement d'une formidable quantité de poudre ; ce sont vraiment des magasins à poudre volants.

Le bruit de la canonnade et le sifflement au-dessus de nos têtes s'accroît pendant que nous visitâmes ces champs de bataille des 8 et 9 septembre 1916. Ils formaient un terrain d'assaut extrêmement difficile à parcourir à Marie-Thérèse, le Nez de l'Ane, la colline de Rheinbaben, et tant d'autres noms dont sont affublées ces pentes labourées par les obus.

A un certain endroit gisaient encore par terre, tels de dangereux clous à cheval, des grenades françaises et d'autres choses horribles ; plus loin,

la fumée sortait encore de quelque village souterrain.

Devant un blockhaus à moitié dissimulé étaient assis quelques soldats barbus d'un certain âge, dont le visage hirsute formait un contraste amusant avec leur diner « plantureux » consistant en une paire de terrines de pâté de foie gras.

C'était bien une fois un monde extraordinaire !

Nous continuâmes notre chemin, aussi vite que nous le permit ce terrain glissant qui semblait retenir le dos le terrain dans lequel étaient encore dispersés des casques troués, des uniformes piétinés, et pis encore, des signes de mort et de mutilation.

Une émotion nous fut encore épargnée dans ce secteur. La matinée avait été exceptionnellement claire et particulièrement propice aux attaques aériennes qui se pratiquaient sans cesse ici, mais que, depuis un certain temps un brouillard continu avait empêchées. Mais maintenant, la neige se met à tomber en gros flocons, comme s'il ne faisait pas encore assez humide et assez sale sur toutes ces tombes découvertes.

Mais ce temps semblait plutôt agir favorablement sur le moral des hommes. Maintenant que le péril d'un bombardement par avions était éliminé, ils commencèrent à se montrer un peu parlant.

Quand, pendant plus de quatorze mois on a été forcé de se faire amphibie, un peu d'eau de plus ne présente guère d'inconvénients.

Mais nous autres qui avions pataugé pendant quatre heures dans la boue, nous fûmes heureux de sentir sous nos pieds une route ferme fut-elle même construite avec des tronçons d'arbres rugueux.

Et ce fut une véritable joie pour nous lorsque, quelques temps après, nous entrâmes dans le blockhaus du colonel et que nous vîmes apporter, de la cuisine de campagne, de formidables terrines de soupe fumante.

* * *

C'était par une vraie matinée d'hiver que nous avions quitté Sedan, en automobile, pour nous rendre au front en Argonne.

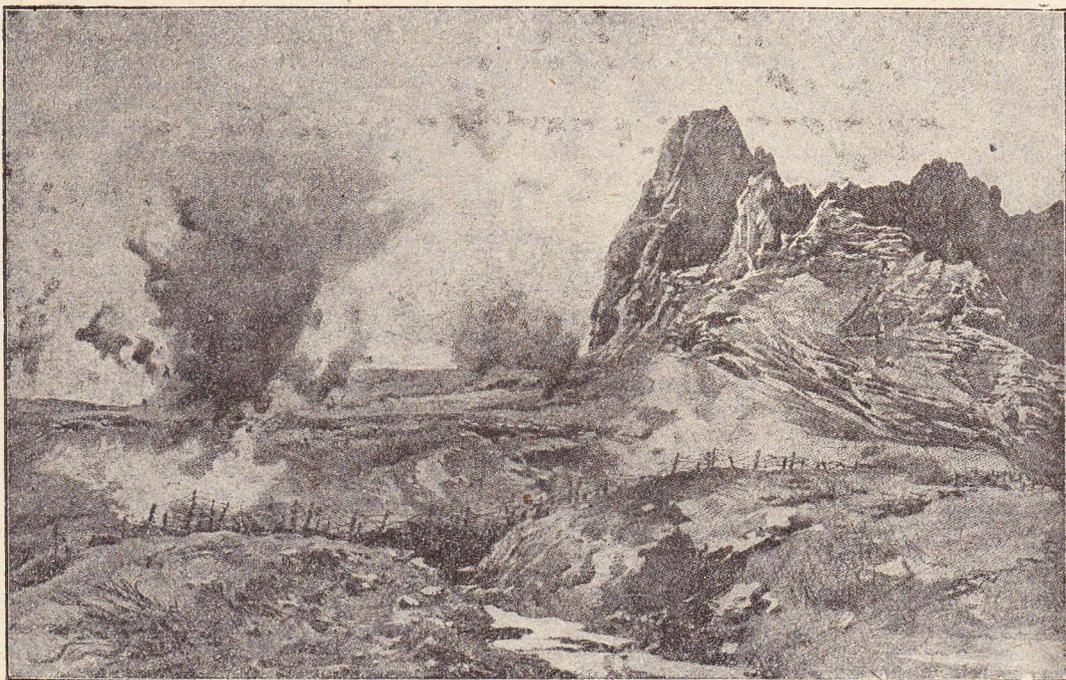
Il avait neigé pendant la nuit et la gelée du matin avait couvert le magnifique paysage d'une couche de givre.

C'est pourquoi, au début de notre beau voyage, tout nous semblait si normal et si paisible qu'un simple champ couvert de neige.

Les petits villages, le long de notre route, étaient encore presque intacts. On s'était seulement battu à quelques endroits, l'année dernière. On y voyait encore les squelettes noircis de quelques maisons consumées. A part cela il n'y avait que les signes extérieurs du logement de militaires qui faisaient penser à la guerre.

Mais à mesure que le temps passait on apercevait de plus en plus du vide de la contrée. Les maisons gardèrent leur silence de mort. Elles étaient habitées cependant, mais généralement par des soldats seulement. Il suffisait de jeter un coup d'œil sur les fenêtres et les façades, pour se rendre compte de l'absence de la ménagère. La population de tous ces villages a fui. Dans la petite cité florissante de Buzancy, par exemple, il n'était resté que 72 hectares sur les 750 que comptait la ville.

Plus tard, pendant la journée, nous remarquâmes aussi l'isolement des champs. La neige avait fondu, ce qui nous permit de constater que quelques lopins de terre seulement avaient été mis en culture.



La lutte dans la montagne.

Plus on s'approchait du champ de bataille plus la contrée revêtait un caractère militaire. Sur les routes passaient de bruyants chariots du corps de transport, ou bien on voyait passer du bétail destiné à l'abattoir militaire.

Dans les villages déserts, les carreaux des fenêtres étaient couverts de poussière; on ne voyait passer derrière ces carreaux que de vagues ombres habillées feld-grau.

On avait cloué de nouvelles plaques avec des noms allemands, aux coins des rues; de grands panneaux de porte peints montraient la route conduisant aux bureaux militaires, chez le médecin de l'armée ou chez le vétérinaire.

Dans les champs on travaillait aux positions... Des soldats allemands, et parfois aussi des habitants de la contrée réfectionnaient les routes. Au milieu de ce mouvement martial dans les villages, du bruit des chariots, du piétinement des chevaux et des mouvements des soldats en uniformes sales; on voyait parfois une petite vieille courbée par l'âge, assise tranquillement devant sa porte et s'occupant de quelqu'ouvrage. Une maisonnette bien tenue y formait d'ordinaire un oasis au milieu du délabrement général de ces villages qui, décidément devaient être pauvres, même en temps de paix.

Les chemins devinrent plus mauvais. Nous suivîmes la lisière de l'Argonne avec ses hauteurs couronnées de bois sombres. Nous nous trouvâmes déjà à portée de l'artillerie française; pendant la grande offensive des obus étaient déjà tombés jusqu'ici. Sur le bord des routes étaient rangés de lourds véhicules de tous genres du corps de transport. Le terrain était couvert de blockhaus, dissimulés et autres... Les Allemands avaient construit leurs propres villes et villages dans lesquelles des dizaines de milliers d'hommes pourraient être logés. Ils se trouvaient contre les flancs des collines, à moitié dans le sol, par files interminables. Il y avait la vue devant ces maisonnettes qui étaient généralement d'aspect plus attrayant que les maisons en pierre dans les villages français. Des artisans allemands exécutaient toutes sortes de petits travaux, devant la porte sortis des écuries rustiques pour être nettoyés.

Par-ci, par-là, on faisait la « popote » sur un feu de bois. Le mouvement y était caractéristique; c'était à moitié la vie du village, à moitié la vie du camp.

Avant d'arriver au front proprement dit, nous passâmes encore dans de vrais villages, mais qui étaient déjà totalement militarisés, comme de véritables casernes.

Dans les rues nous entendîmes le pas saccadé des troupes à l'exercice. Partout, le long des routes, d'habiles soldats ont exécuté des œuvres d'art. D'ordinaire ce sont des monuments pour les morts, et l'on n'oubliait pas les Français alors. Mais souvent c'est aussi une statue ou une image qui ne servent que d'ornement.

Insensiblement nous entrâmes dans la zone de feu.

Les rares maisons, de grandes dimensions mais pauvres en général, et partiellement construites en bois tombaient tous en ruines. Les obus les avaient rendus inhabitables et rompu les traverses et les poutres. Puis les soldats étaient venus qui avaient enlevé les boiseries pour l'installation de leurs abris souterrains.

Notre randonnée toucha rapidement à sa fin.

Nous mîmes notre séjour à Sedan à profit pour visiter les curiosités des environs historiques. La guerre actuelle y a apporté aussi certaines modifications.

Dans le fameux Ossuaire de Bazeilles, dans lequel les ossements des Allemands tombés en 1870 avaient été rassemblés à gauche, ceux des Français, à droite, les Allemands ont encore ajouté leurs morts dans de grands sarcophages.

Le caveau a de ce fait, complètement perdu son aspect pittoresque et lugubre, parce que les tombeaux ont été construits trop lourds et sans grâce.

On comprend d'ailleurs facilement que beaucoup d'Allemands étaient froissés de la façon très étrange de laquelle on y honorait les morts. De part et d'autre, dans la lumière bleue du mausolée étaient entamés, pêle-mêle avec des bottes, des blocs de pied de chevaux, des pièces d'habillement et des membres humains desséchés, des

ossements humains; les crânes seuls avaient été rangés, pour autant qu'il y avait de la place.

Le tout formait plutôt une manifestation criante contre la guerre plutôt qu'une consolation pour les parents des morts.

Le manoir historique Bellevue, à Donchéry, dans lequel, après la grande bataille, la capitulation avait été signée était maintenant fermé pour les visiteurs. Le kaiser en a décidé ainsi, probablement afin de respecter le bâtiment qui, dans la bataille précédente, avait été touché par deux obus qui ne l'avaient cependant guère endommagé.

La preuve que cette précaution n'était pas superflue, était donnée dans la fameuse maisonnette de tisserand qui se trouve devant ce manoir et dans laquelle eut lieu la première rencontre entre Napoléon et Bismarck.

Il est vrai que les milliers de visiteurs de ces dernières années n'ont pas endommagé cette maison habitée, mais les soldats, comme il est d'habitude chez les touristes ont écrit leur nom sur tous les murs et sur toutes les parois qui en sont noirs et salis.

Finalement l'autorité militaire a dû sévèrement interdire cette coutume. A part cela, tout y est resté comme autrefois.

Quelques balles de fusils ont troué les carreaux, fixée, on ne sait comment, dans un pot à fleurs.

La vieille femme habitant cette maison montre encore avec beaucoup d'amabilité toutes ses richesses qui sont encore augmentées d'une collection de pièces d'or et de signatures offertes par l'empereur Guillaume, par le chancelier d'empire et quelques princes allemands, à l'occasion de leur visite en ces lieux.

En général donc tout était resté comme auparavant. A Bazeilles on peut toujours visiter la maisonnette « de la dernière cartouche » où un vieux Français vend encore des cartes postales illustrées qui portent toujours le timbre de l'union patriotique française qui possède encore cette maison. Mais il est intéressant de voir ces cartes telles qu'on les expédie actuellement; avec le timbre national français voisinant avec l'oblitération de la poste militaire allemande.

Tous les monuments français, en ces endroits historiques ont été épargnés.

On est sous le coup d'une impression étrange lorsque l'on visite les camps de bataille de 1915 dans ces environs. Ils ont été le théâtre d'une lutte qui fut plus cruelle, plus sanglante et plus acharnée que le fameux combat de 1870. Et combien rares sont ceux qui savent encore que quelque chose de ce genre s'y est passé jadis?

Dans les proportions de la présente guerre, une bataille de trois jours, dans laquelle plusieurs milliers de soldats sont tombés de part et d'autre est emportée dans le courant des événements.

Nous visitâmes un des points principaux de la bataille : le village de Noyers et la hauteur 346 voisine du village. La colline dominait la vallée de la Meuse et devait être conquise afin de rendre possible le passage du fleuve. A regarder la rivière étroite qui a tout juste la largeur d'un canal on comprend difficilement qu'elle puisse constituer un obstacle si puissant.

Le 25 août les Allemands avaient occupé Bouillon et de là ils étaient partis pour forcer le passage de la Meuse. Ils avaient occupé Sedan sans difficulté et le passage semblait même devoir se faire, tranquillement. Noyers et la hauteur 346 furent pris sans peine. Mais pendant la nuit les Français contre-attaquèrent et une brigade, qui occupait ces deux points se trouva bientôt dans une situation désespérée. Elle résista jusqu'au lendemain matin; puis elle dut céder.

Les Français poursuivirent leurs attaques, en colonnes serrées. La situation ne fut sauvée que lorsque les Allemands jetèrent leurs dernières réserves dans la mêlée. A 5 heures de relevée, ils firent eux-mêmes des contre-attaques qui furent

repoussées avec des pertes sanglantes. Dans la soirée ils réussirent cependant à tirer dans le flanc des Français: la hauteur fut reprise mais devint intenable sous le feu de l'artillerie française.

Au matin du 28 août le calme régna parce que les adversaires durent souffler après la lutte acharnée. Les Allemands occupaient toujours les collines moins élevées entre la Meuse et la hauteur 346.

Pendant la matinée les Français exécutèrent une attaque sur ces collines, mais l'artillerie allemande causa de si terribles ravages dans leurs rangs que les Allemands parvinrent, après une furieuse contre-attaque à réoccuper la hauteur principale. Le soir cependant les Français bombardèrent si violemment Noyers et la côte 346 que les Allemands furent forcés d'abandonner la position.

Entretiens, à cause de l'avance des renforts allemands la position stratégique des Français était devenue intenable et au matin du 29 août les Allemands reçurent la nouvelle que l'ennemi battait en retraite. La poursuite fut exécutée presque entièrement par la cavalerie et l'artillerie, car l'infanterie était trop éprouvée. Le passage de la Meuse était couvert et la position de l'armée voisine du crownprinz était plus favorable.

J'ai reproduit ici en ses grandes lignes le récit que nous fit un officier d'état-major de cette bataille, alors que nous nous trouvâmes au-dessus de Noyers d'où l'on pouvait embrasser tout le champ de bataille. Le village même offrait une particularité intéressante. Pendant les trois jours qu'avait duré la bataille, il avait plu abondamment, de sorte qu'aucun obus n'avait causé un incendie. Leur œuvre n'avait pas été complétée par le feu et l'on pouvait se rendre compte de l'effet purement mécanique des obus et des shrapnells.

Les habitants avaient dû abandonner le village, mais, comme je l'ai déjà remarqué par ailleurs, la destruction sans le feu était moins complète que celle à laquelle on s'était attendu.

Nous montâmes alors la colline qui portait de nombreuses trous peu visibles encore du combat, dans les tranchées comblées et dans les taillis desséchés. Mais nous y vîmes encore d'autres indices d'un caractère plus tragique.

Pendant la période de calme, qui, dans le secteur avait succédé aux premiers jours qui suivirent à la bataille, on a pu donner de pieux soins aux tombeaux des amis et des ennemis. Ils furent traités sur le même pied et un grand monument, avec une épitaphe en allemand et en français commémore l'héroïsme de tous ces hommes qui sont tombés ici pour leur patrie. Sur chaque tombe a été érigé une croix portant une cocarde tricolore française ou allemande, d'après la nationalité du défunt.

Les inscriptions disent: « Ici reposent 50 braves soldats allemands », « Ici reposent 26 braves soldats français », « Ici reposent 40 braves soldats allemands » et ainsi de suite, tout le long du chemin.

Entre ces monuments se trouvent les tombeaux des officiers, avec les mêmes croix et les mêmes inscriptions.

On descend la colline en additionnant instinctivement le nombre poignant et toujours croissant des morts, aussi longtemps qu'on rencontre ces tombes sur son chemin.

La série de monuments couvre tout le versant de la colline, elle augmente toujours horriblement à chaque tournant du chemin et elle se termine, au sommet par un immense cimetière. En un endroit je compte 288 morts, Français et Allemands, et 376 en un autre endroit. C'est de loin le plus important cimetière que j'aie vu pendant la guerre.

Le jour suivant débuta par une matinée pleine de promesses. Un air clair et vif couvrait les collines blanches de givre. Tout sembla respirer la paix. Pas un coup de canon n'était tiré. Sur les grandes routes la population militaire des Vosges nous croisa dans un calme parfait. C'étaient pour la plupart des hommes barbus de la landwehr ou du landsturm. Quelques heureux d'entre eux, ceux qui



Porte italienne à 2000 mètres de hauteur.

allaient en permission de Noël, étaient chargés de paquets; d'autres, qui passaient au dessus des haies et à travers champs, revenaient des tranchées pour se rendre dans leur cantonnement, en ville. Tous étaient contents et heureux.

Beaucoup d'entre eux étaient accompagnés d'animaux. Toute la zoologie des pays montagneux semblait nous croiser sur la route. Des bœufs pesants tiraient, avec une résignation qui ne semblait pas faire différence entre monter et descendre, de lourds chariots chargés. Un soldat déjà âgé traînait une vache derrière lui; deux autres poussaient quelques moutons devant eux, avec un calme pareil à celui des bergers d'Orient. Un peu plus tard arrivait encore un homme conduisant deux ânes. Je souriais au souvenir du vacarme infernal que faisaient les colonnes interminables de chariots bruyants, de soldats criants, d'automobiles tapageuses, au milieu desquels je m'étais trouvé comme perdu sur le front oriental, tout aussi près de la ligne de feu qu'ici.

Nous n'eûmes encore parcouru qu'une petite distance sur le chemin uni et montant en pente légère, lorsque, à un tournant, un jeune officier nous arrêta de sa main levée. Nous arrivâmes juste à temps, nous dit-il. Ses hommes attendaient déjà près de la pièce. Nous grimpâmes sur un petit ta-

lus et arrivâmes près d'un obusier de 15 centimètres. On avait attendu notre arrivée pour commencer le bombardement. Maintenant on pouvait commencer.

La pièce courte et massive était dressée en l'air comme une lunette d'astronomie, presque parallèlement au versant de la colline devant nous. Le but se trouvait derrière cette colline. Quelques commandements brefs. A 3500 mètres. Feu!

Un moment je sentis vibrer le tympan de mon oreille. Le canon fait une inclinaison majestueuse puis, il redresse à nouveau la gueule. Nous attendons un instant, puis nous entendons le bruit de l'explosion de l'obus. Mais je n'ai pas été assez attentif: je n'ai pas vu partir l'obus.

On recommencera donc immédiatement l'opération.

Le chargement ne semble guère plus difficile que celui d'un fusil de chasse. Mais on doit d'abord attendre les indications de l'observateur. Les voici déjà.

De nouveaux commandements! A 3550 mètres. Feu!

Je vois un petit nuage blanc allongé, sur le sommet de la colline.

« La Hollande peut bien se rendre compte que

nous ne la faisons pas à l'oseille », disait le major en riant.

La distance est bonne maintenant d'après ce que nous signale l'observateur. Mon tympan s'est déjà accommodé au bruit de la déflagration. Je vois maintenant un point noir qui s'échappe du tube, presque invisible cependant, et qui monte le long de la colline derrière laquelle il disparaît.

Nous continuâmes notre chemin. Le bombardement a commencé maintenant et il va son train de part et d'autre. Nous entendîmes vrombir des obus de différents calibres au-dessus de nos têtes; les obus de l'artillerie de campagne siffler et ceux des obusiers de 150 gronder autour de nous.

Nous ne restâmes pas plus longtemps dans nos automobiles. Bientôt nous étions passés au-dessus d'une barrière du chemin. Je reconnus ce signe que j'ai déjà vu bien des fois près du front : c'est ici que commence la ligne de feu proprement dite.

L'air devint de plus en plus clair et le bombardement plus intense. Parfois nous vîmes le versant de la montagne couvert de petits nuages blancs. Les Français fouillaient les collines avec leurs obus. Rarement le flocon d'un shrapnell se dessina sur le ciel. Pour faire ce tir de dispersion on a déterré encore un vieux système de bouche à feu. Les Français bombardèrent avec des vieux mortiers courts qui lancent de grandes bombes rondes, des obus à balles du temps où les canons à longue portée n'étaient pas encore connus.

Mais la précision du tir importe peu ici et l'effet que produisent ces bombes en explosant est suffisant. Nous arrivâmes, à travers bois, au milieu des quartiers allemands. L'un blockhaus est bâti à côté de l'autre, presque avec une élégance prétentieuse. Chaque « villa » porte son nom, ainsi que chaque quartier. On y trouve des cantines spacieuses, des habitations pour officiers merveilleuses, des cuisines, des ateliers et des magasins.

Devant beaucoup de ces blockhaus est aménagé un enclos ou un petit jardin entouré parfois de treillis. Le long des sentiers j'aperçus quelques grands bacs : « Für Papier », d'après les inscriptions. Un homme avait été puni pour avoir jeté une boîte en fer blanc vide dans un bac qui était destiné à recevoir des déchets d'un autre genre.

Une « colonie de villas » s'appelle « Ruhleben »; une autre s'appelle « Waldfrieden ». Toute la colonie de villa a été baptisée du nom de Hegeland, d'après celui d'un commandant qui était un petit-fils du grand philosophe. En plusieurs endroits on avait érigé des petits parcs enjolivés de toutes sortes de motifs architectoniques.

Petit à petit nous arrivâmes dans la position. Alors que celles de l'Argonne étaient les plus malheureuses et les plus mal établies que j'avais vues jusqu'ici, celles-ci, même en première ligne, sont construites presque avec art. Pas de parois boueuses ici.

Celles-ci sont tendues de raffia qui est fixé par du treillis métallique. Elles sont proprement construites comme si on y attendait la visite de quelque noble dame.

On se promène dans des galeries interminables tendues de verdure comme pour une fête, on visite des abris spacieux qui sont si bien éclairés et aérés qu'ils valent presque les blockhaus découverts.

On reconnaît aussi le caractère calme du secteur à l'organisation de la position. Celle-ci n'est pas empreinte du caractère d'une création hâtive et ardue, mais elle est établie d'après un plan complet, comme des fortifications théoriques derrière le front. Pas une pièce d'artillerie qui n'est pas en position dans un abri plus ou moins blindé.

Et cela est vraie non seulement pour les petites pièces d'artillerie de campagne, mais même pour les grosses pièces. On bombarde aussi un objectif visible parce que l'ennemi se trouve de l'autre côté de la vallée, à quelques centaines de mètres de distance.

Ici on n'attaque guère. Ce serait d'ailleurs folie de vouloir le faire sur les collines déboisées sous le feu de mille mitrailleuses cachées dans les cavernes. On ne trouve pas ici des grenades à portée de la main. Pour trouver un masque il faut le sortir de quelque boîte dans laquelle il se repose flambant neuf.

C'est le type que l'on connaît d'après les photographies françaises, avec des verres qui ressortissent et l'embouchure ronde et allongé qui donne aux hommes l'air de babouins masqués. Lorsqu'un homme met son masque ses camarades accourent de tous côtés pour le regarder et lancer leurs qualibets. Naturellement on le photographie. « Bitte recht freundlich », lui crie-t-on en badinant.

On n'y regarde pas bien près où l'on peut bien se trouver, quoique les positions ennemies soient visibles à quelques centaines de mètres seulement. Nous nous trouvâmes en un des endroits les plus calmes du front.

Nous suivâmes la crête des montagnes qui forme à peu près la frontière politique — et maintenant aussi stratégique — entre l'Allemagne et la France. Arrivés plus loin, nous aperçûmes tour à tour les poteaux des organisations de touristes françaises et allemandes.

Délire

Voici un extrait d'un ouvrage d'Andreas Latsko, déjà cité, qui nous dépeint d'une façon merveilleuse les derniers moments d'un officier :

L'officier de santé de l'état-major général n'avait pas compris le cas. Il secoua la tête en signe de dépit et jeta, au-dessus de ses lunettes, un regard interrogateur sur son assistant.

Le docteur aux cheveux blancs se tut, immobile, parce qu'il n'avait pas plus compris que son maître.

Seul, l'ordonnance se trouvant au pied du lit semblait être encore en contact avec les divagations de son maître, parce que deux larmes brillaient sur les pointes de ses moustaches, où elles semblaient s'être accrochées. Mais l'ordonnance ne parlait que du hongrois et l'officier de santé le laissa avec un « imbécile » grommelé entre ses doigts, près du lit et, suivi de son assistant blond et timide, il se dirigea, transpirant et tout soufflant vers la salle d'opération.

La grosse boule d'ouate, dans laquelle — ainsi que le disait l'inscription au-dessus du lit —, était roulée la tête du premier lieutenant de réserve Otto Kadar, du ...^{me} régiment d'artillerie, retomba sur les coussins sitôt qu'avaient disparu les deux médecins. Miska s'assit sur son havre-sac, refoula ses larmes, prit la tête entre ses deux grosses mains encore noires et se prit à songer avec désespoir à son avenir. Parce que maintenant il était certain que son lieutenant ne survivait plus longtemps à sa blessure. Car il savait ce que cachait la grosse boule d'ouate : il avait vu le crâne ouvert et la substance terrifiante grise et sinieuse sous les débris sanglants du crâne : la cervelle du pauvre lieutenant, qui avait été un si brave homme, un si bon chef. Il ne pouvait pas espérer une seconde fois un bonheur pareil. Non, une seconde fois il ne trouverait pas un si bon maître. Il se souvint des nombreuses tranches de « salamé » que le lieutenant lui avait données si souvent de sa propre ration, des bonnes paroles réconfortantes qu'il l'avait toujours entendu adresser aux blessés; et tous les souvenirs de cette période longue et sanglante, pendant laquelle il avait souffert en silence aux côtés de son maître, presque en camarade, lui vinrent à l'esprit. Le bon Miska sentit avec douleur son impuissance devant la grande machine de la guerre, dans laquelle il allait être lancé une seconde fois. Dieu sait où, mais cette fois-ci, privé du soutien de son bon lieutenant. Il se prit à sangloter, la tête entre ses mains, et ses larmes, qui coulèrent lentement se

perdirent une à une dans sa moustache raidie par la pommade et la poussière.

Miska ne parvint pas à comprendre pourquoi le pauvre lieutenant demandait continuellement et d'une façon si horrible, après son gramophone. Il se souvint seulement, que ces messieurs étaient assis dans leur abri pendant que le gramophone jouait la marche Rakoczy, lors que cet obus maudit toucha l'abri et que tout disparut dans un nuage de fumée et de terre. Il s'était évanoui lui-même, parce qu'une planche arrachée, qui semblait tomber du ciel, l'avait touché dans le dos, de sorte qu'il s'était effondré et qu'il lui sembla que pendant une éternité sa respiration lui avait été coupée.

Après..., après, Miska se souvint seulement, mais d'une façon bien vague, un monceau important de planches brisées, de poutres amoncelées, un enchevêtrement de débris, de blocs de béton, de terre, de membres humains et de beaucoup de sang!... et puis du cadet Meltzar, qui était resté assis, le dos appuyé à une partie de la paroi, avec le disque du gramophone, qui venait de jouer la marche Rakoczy, et qu', par un vrai miracle, était restée intacte, à la place où devrait en réalité se trouver sa tête. Mais celle-ci ne s'y trouvait plus. Elle avait disparu, complètement et le disque du gramophone se trouvait, appuyé contre la paroi, immédiatement au-dessus du col ensanglanté du cadet. C'était horrible! Pas un seul soldat n'avait osé toucher le corps assis, avec un disque sur le cou, au lieu d'une tête! Brrr... A ce souvenir Miska sentit un froid parcourir ses membres tremblants; son cœur s'arrêta presque de battre, lorsque, au même instant le lieutenant se remit à hurler :

— Gramophone!... mais gramophone quand-même!...

Miska bondit sur ses pieds. Il vit la grosse boule d'obus se lever péniblement de ses coussins, il vit l'œil unique qu'avait conservé son maître fixer avidement quelque chose d'invisible et il s'arrêta, confus, lorsqu'il vit les regards malveillants des malades voisins se porter sur lui.

— Cela devient insupportable! cria un major gravement blessé, de l'autre bout du couloir, — que l'on emporte donc cet homme!

Mais le major parlait l'allemand, de sorte que le désespoir de Miska s'en accrût; il essuya la sueur froide de son front et, parce que son maître ne le comprit point, il dit à un lieutenant couché près de lui, que le gramophone était brisé, en mille morceaux, sinon, lui Miska, ne l'aurait pas abandonné, mais l'aurait emporté comme il avait fait de tout ce qu'il avait pu attraper de son lieutenant.

Personne ne lui répondit. Dans toute la rangée, ces messieurs les officiers avaient, comme sur un ordre, caché leur tête sous la couverture et sous les coussins. Le vieux major avait enroulé son manteau ensanglanté autour de sa tête, comme un turban, pour ne plus devoir entendre ce rire horrible et saccadé qui dégénéra parfois en hurlement, parfois en un appel strident, pour avoir son gramophone.

Le lieutenant!... Mon lieutenant!... soupira Miska et il passa en même temps, doucement, bien doucement sa lourde main sur les genoux convulsifs de son maître.

Mais le lieutenant ne l'entendit point. Il ne sentit point la grosse main posée sur ses genoux. Il ne vit que le cadet Meltzar, assis devant lui, avec sa tête plate, ronde et noire, dans laquelle étaient gravées les spirales de la marche Rakoczy. Soudain il apparut, d'une façon ultra-évidente, qu'il avait traité le pauvre Meltzar d'une façon injuste, depuis six mois! Qui donc aurait osé reprocher à ce pauvre diable son ignorance, ses phrases vides de sens et patriotiques? Comment aurait-il pu penser raisonnablement avec un disque de gramophone au lieu d'une tête?... Pauvre Meltzar!... Le lieutenant Kadar n'y comprit tout simplement plus rien

du tout; il ne parvint pas à se figurer comment il y a six mois, lorsque le cadet Meltzar était venu lui annoncer sa désignation comme cadet de la batterie, de ce qui s'était passé derrière le front avec ce malheureux!...

On avait changé sa tête! On avait dévissé sa tête blonde et caractéristique d'adolescent et on l'avait remplacée par un disque noir et griffonné, qui n'était capable de rien si ce n'est de débiquer la marche Rakoczy — voilà qui était clair. Que devait avoir souffert le pauvre jeune homme lorsque son lieutenant, âgé de vingt ans de plus que lui, s'était esquivé à lui tenir des discours sur l'humanité! Avec le disque qu'on lui avait placé sur le cou, il lui était évidemment impossible de comprendre que les soldats italiens qui passaient blessés et en sang devant la batterie, auraient infiniment préféré rester chez eux, si les affiches aux coins des rues ne les avaient pas forcés, tout comme avaient dû le faire les canonnières hongrois, de tout abandonner.

Maintenant seulement le lieutenant Kadar comprit quelque chose à l'orgueil impétueux du jeune cadet.

Maintenant il se rendit compte pourquoi ce jeune homme, qui aurait pu être son fils, n'avait pas daigné répondre à ses plus beaux et ses plus savants raisonnements, pour finir par siffler la marche Rakoczy entre ses dents et par grommeler le mot stéréotype : « Il faut abattre tous ces chiens! » Ce n'était donc pas à cause de sa jeunesse et de son esprit borné, et pas parce qu'il était venu au front frais émoulu de l'école des cadets! C'était la faute au gramophone. Celle du disque du phonographe! Le lieutenant Kadar sentit ses veines se gonfler comme des cordes, il sentit le sang battre ses tempes comme à coups de marteau, tellement grande était sa colère contre les bandits qui avaient subrepticement dévissé la belle tête que cadet Meltzar avait porté sur ses épaules.

Du plus... et ceci était le plus effrayant de toute l'histoire : en pensant à tous ses camarades et à tous ses subordonnés, il les vit tous courir sans tête comme le pauvre Meltzar! Il ferma les yeux et essaya de se représenter les traits de ses canonnières,... mais en vain! Il ne se rappella pas un seul visage. Il avait vécu pendant des mois au milieu de ces hommes et c'est maintenant seulement qu'il s'aperçut qu'aucun d'eux n'avait porté une tête sur ses épaules! Sinon il aurait au moins dû savoir que le tireur portait la moustache, que le servent de la première pièce était blond ou brun... Mais non!... Il ne se souvint de plus rien. Il ne vit plus que des disques de gramophone, des disques noirs, plats et ronds posés sur des uniformes sanglants... Soudain toute la région de l'Isonzo s'étendit bien loin en-dessous de lui, comme une gigantesque carte topographique, telle qu'il l'avait si souvent vue dans les journaux illustrés. La rivière d'argent coulait sinieuse entre les montagnes et les collines, et le lieutenant Kadar survolait cette région agitée, sans moteur, sans appareil, porté seulement sur ses bras étendus.

Et partout où son regard se porta, sur chaque colline, sur chaque montagne, dans chaque ravin, il aperçut les pavillons d'innombrables gramophones qui semblaient être enterrés dans le sol. Des milliers et encore, des milliers de ces fameuses cornes d'abondance en fer blanc bleu d'azur, ornés d'une bordure dorée, regardaient en l'air avec leur gueule béante. Et autour de chaque pavillon enterré grouillait une fourmilière de canonnières actives, manipulant des obus et des cartouches. Et cette fois-ci, le lieutenant Kadar le vit très distinctement : tous portaient un disque de gramophone sur leurs épaules, tout comme le cadet Meltzar. Pas un seul n'avait une tête! Mais lorsque les obus s'échappaient en sifflant des cornets bleu d'azur, et tombaient au milieu de la fourmilière, les disques



Venise.

plats et noirs volaient en éclats sous l'action des débris d'obus et au même instant ils se changeaient en de vraies têtes humaines. Le lieutenant Kadar vit, de la hauteur où il se trouvait, des cervelles sortir des disques brisés et il vit aussi les faces régulièrement gravées de ces disques, se changer instantanément en des visages humains, blêmes et souffrants. Tous les secrets de la guerre, toutes les choses qui avaient fait rêver pendant de longs mois le lieutenant mourant, lui apparurent maintenant évidentes, tout d'un coup. C'est donc de cette façon qu'on devait tout concevoir! Ces gens ne recevaient leur tête en retour qu'au moment où ils devaient mourir. Loin — bien loin, dans un endroit déterminé on avait dévissé leur tête qu'on avait remplacé par un disque qui peuvent tout ou plus jouer la marche Radoczy. Arrangés de cette façon, on les empilait dans des trains et ils arrivaient au front, tout comme le pauvre Meltzar, comme lui-même, comme tous enfin!...

Sous le coup d'une colère terrible, la grosse boule d'ouate se redressa. Le lieutenant Kadar voulait bondir, et révéler le secret aux hommes, leur dire qu'ils devaient réclamer leur tête. Il voulait le souffler aux oreilles de chacun, de chaque canonier, de chaque fantassin, sur toute l'étendue du front, depuis la Piave jusqu'à la mer.

Et même aux Italiens il voulait le dire. Car eux aussi on avait vissé des disques sur les épaules. Ceux-là aussi devaient retourner à Vérone, à Venise et à Naples, où on avait empilé leurs têtes dans des magasins pour les leur restituer après la guerre. Le lieutenant Kadar voulait aller trouver chaque homme pour remettre à chacun sa tête, qu'il fut ami ou adversaire.

Mais alors il s'aperçut tout à coup qu'il ne pouvait pas marcher. Son vol était terminé aussi! Ses pieds étaient rivés au lit avec de solides chaînes en fer afin qu'il ne puisse pas aller dévoiler le terrible secret.

Eh bien, il voulait alors le crier d'une voix éclatante et surhumaine. D'une voix pareille à la fanfare du jugement dernier qui devait annoncer la vérité, plus puissante que le sifflement et les explosions des obus. Depuis la Piave jusqu'à Trieste et au delà du Tyrol, jusqu'à la mer en Flandre, et jusqu'au golfe persique.

Il voulait hurler comme il ne l'avait encore jamais fait jusqu'ici :

« Gramophone... allez chercher les têtes!... gramophone!... »

Alors, au beau milieu de sa joie, il s'arrêta dans un râle. Il avait trop mal! Il ne pouvait plus hurler.

Il lui sembla qu'à chaque mot qu'il criait, une aiguille s'enfonçait profondément dans son cerveau.

Une aiguille?

Mais c'est évident! Comment avait-il pu l'oublier? Puisqu'on avait aussi dévissé sa tête. Il portait un disque de gramophone sur ses épaules, tout comme tous les autres. Lorsqu'il s'avisait de parler, l'aiguille grattait profondément dans son crâne, suivant chaque détour de sa cervelle.

Non! Il ne supportait pas cette douleur! Il préférait se taire. Il ne voulait pas souffrir plus longtemps cette douleur, cette horrible douleur dans sa tête!...

Mais la machine continuait à marcher. Le lieutenant Kadar saisit sa tête les deux mains et essaya d'enfoncer ses ongles dans ses tempes.

S'il ne parvenait pas à mettre cette machine maudite à temps à l'arrêt sa tête continuerait à tourner et dans très peu de temps il aurait le cou tordu! La sueur froide d'effroi perça par toutes ces pores

— « Miska! », hurla-t-il, en proie à une terreur atroce.